

*c. r. de Theo Fleischmann*

*D*

TOME XXX

NOUVELLE SÉRIE (N° 276)

4° TRIMESTRE 1956

*f. 290-2*

**LA VIE WALLONNE**  
 REVUE TRIMESTRIELLE ILLUSTRÉE ✕ FONDATEUR: CHARLES DELCHEVALERIE



**TOUT LE PAYS WALLON**

DIRECTEUR: Jean SERVAIS • SECRÉTAIRE: R. van der MADE, 206, rue des Vennes, Liège  
 LES ÉDITIONS DE LA REVUE « LA VIE WALLONNE », SOC. COOP. LIÈGE, 13, RUE WIERTZ — Reg. Com. Liège 620.19

LE NUMÉRO : 50 FR.

seul. C'est beaucoup moins simple, comme tout ce qui relève de l'art, dont la « vie » n'est pas — erreur fatale à tant de livres ! — la vie tout court. Camille Biver s'est montré bon serviteur de la plume et de l'art, en même temps qu'il s'est senti profondément ami des jeunes et capable de les enchanter. Le plaisir des jeunes sera sa récompense, je n'en doute pas, suffisante et surabondante.

Arsène SOREIL.

## Histoire

THÉO FLEISCHMAN et WINAND AERTS, *Bruxelles pendant la bataille de Waterloo*, 10 pl. h. t., 260 p. in-12, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1956.

Faut-il y voir l'influence du cinéma, de la presse, des nouvelles méthodes pédagogiques ? Toujours est-il qu'en histoire nos contemporains préfèrent de plus en plus les mille détails de la vie quotidienne au déroulement des grandes narrations. Evoquons Waterloo : aussitôt les impressions chaotiques du jeune Fabrice l'emportent sur le lumineux récit de Thiers, trop logique pour être vécu. Il était donc tentant de se faire, en quelque sorte, le Stendhal du camp adverse, de rapporter ce qui a pu y retenir l'attention d'un curieux. Encore faut-il être du *XX<sup>e</sup>* siècle : supprimons le héros romantique et il restera le spectacle d'une grande ville, être innombrable, en proie aux remous d'une année mémorable entre toutes, 1815.

En quelque 250 pages, M. Théo Fleischman vient de tenter l'entreprise. Non sans profit d'ailleurs. L'amateur désintéressé y trouvera une agréable lecture ; l'historien ne sera pas le dernier à y récolter détails oubliés et matières à réflexions.

Aidé par la documentation de feu W. Aerts, l'auteur présente de Bruxelles un tableau des plus variés ; affiches de théâtre ou de cérémonies officielles, prix des aliments ou mouvements de troupes, couleurs des uniformes, toilettes ou réflexions des touristes, il fait butin de tout. Le lecteur a ainsi l'illusion d'être au courant de ce qui intéressait le « Bruxellois moyen » de 1815. Entendons-nous : un Bruxellois assez perspicace pour observer les fautes psychologiques de Guillaume d'Orange, assez stratège pour apprécier les plans de Wellington, assez homme du monde pour scruter les visages des invités au bal offert par la duchesse de Richmond la nuit du 15 juin. Ainsi, en M. Théo Fleischman, le chroniqueur s'efface devant l'historien.

Son livre n'en reste pas moins une sorte de journal. L'éclaircissement de quelques épisodes controversés est rejeté en annexe. A cela près, il ne s'y trouve ni thèse ni démonstration ni d'autre fil conducteur que celui du calendrier. Il n'empêche que les chapitres s'ordonnent en un crescendo-décrescendo fort habile. Bruxelles goûte aux plaisirs de la Libération, mais, dès le printemps, assiste aux préparatifs de plus en plus fébriles en vue de la prochaine campagne ; au cours de la bataille, l'inquiétude devient panique ; les pages consacrées au « charnier de Waterloo » sont d'une saisissante horreur ; puis on s'affaire au chevet des blessés, on se congratule et la vie quotidienne reprend son cours futile. Schéma simple s'il en est, mais que le lecteur n'apercevra guère sous la profusion des détails qui se succèdent d'un bout à l'autre du livre. N'y avait-il pas lieu parfois d'opérer un tri parmi une telle masse d'informations ? Est-il indispensable, par exemple, de citer tant d'hôtels des environs de la rue Royale (p. 26) ? Faut-il donner les effectifs de chaque bataillon composant la 8<sup>e</sup> brigade britannique (p. 43) ? En cela, la manière de M. Théo Fleischman s'apparente à celle du journaliste : accumuler les précisions sur un point secondaire, effleurer un problème crucial, parler de tout, n'insister sur rien. Aux historiens, plus tard, de disséquer ces brillants reportages. Aussi, s'est-il inspiré fort à propos des articles et annonces de *l'Oracle*, du *Journal de la Belgique* ; il a été mieux servi encore par ces étonnants

observateurs que sont les mémorialistes anglais<sup>(1)</sup>. Bannis du Continent pendant plus de vingt ans, les Britanniques y sont revenus avec une insatiable curiosité ; longtemps tenus en échec par les Français, ils ne leur refusent pas l'estime que méritent de si prestigieux adversaires et, lorsqu'ils ont trop sablé le champagne, les hussards anglais chargent au travers des villages endormis en criant « Vive Napoléon » (p. 80) ! On est loin, avec eux, de la farouche détermination des Prussiens, ou des rodomontades des courtisans de Louis XVIII...

Épinglons quelques anecdotes qui ont trait au pays wallon : la mésaventure bacchique survenue au prince Frédéric à Nivelles (p. 74), la persistance du bonapartisme (pp. 105-106). Voici encore, publié par un journal de 1818, *Le chant patriotique des Belges qui ne veulent point du sobriquet de Néerlandais* (p. 102) :

OUI, je suis Belge, moi  
Je m'en glorifie  
Et je suis fier, sur ma foi  
Du nom de ma patrie.  
[...] Je ne suis pas Néerlandais  
Et je ne veux pas l'être.

Mais ce sont là des notations isolées ; au cours de l'année 1815, trop d'événement relèguent à l'arrière-plan les soucis préférés du Belge : prospérité des affaires, questions linguistiques, froissements entre l'Eglise et l'Etat.

M. Théo Fleischman, séduit par le pittoresque de Bruxelles et la bizarrerie des destins qui s'y nouèrent en cent jours, a certes trouvé plaisir à son sujet et se passe de conclusion comme de morale. Le lecteur n'en reste pas là. Dans une guerre, la sympathie va au combattant. Relisons dans Houssaye le récit des affreux corps à corps de Ligny, des charges haletantes de Ney ; par comparaison, Bruxelles donne le spectacle d'une ville de l'arrière, peureuse et, pour tout dire, assez méprisable.

La Garde bourgeoise brille plus aux banquets (p. 116) que là où il conviendrait de maintenir l'ordre (p. 158). Au lendemain de chaque victoire, il se trouve un prélat pour entonner le *Te Deum*. Les civils sont friands de revues, fanfares, défilés ; mais ils trouvent insupportable que les Brunswickois fassent tant de bruit en s'exerçant au tir (p. 47). Au bruit lointain des canons, les amateurs de panache militaire ne connaîtront que la peur, la débandade (p. 156 sv.). Impossible de taire les pillages (p. 158), les blessés achevés par les détraqueurs (pp. 176-177), l'indécente curiosité des oisifs qui organisent des excursions aux champs de bataille avant que les morts aient reçu la sépulture (pp. 181-182). Aussitôt, commence l'exploitation commerciale de la victoire : les touristes sont assaillis de paysans qui leur proposent des « souvenirs » récoltés sur les cadavres.

Passé encore que de pauvres gens soient à l'affût d'un mince profit. Les notables, eux, n'ont pas d'excuse. Le Baron de Capellen rédige de rassurants communiqués officiels tandis qu'il prépare sa fuite vers Anvers (pp. 158-159). Quant aux « artistes », ils rivalisent d'opportunisme. Odevaere, « l'un de nos peintres les plus distingués », décide d'immortaliser par son pinceau « l'action sublime du prince royal jetant ses décorations au milieu du 7<sup>e</sup> bataillon belge », légende si dépourvue de fondement que le prince lui-même interviendra pour modérer le zélé thuriféraire. Chez les écrivains, la flagornerie ne connaît plus de bornes. Un certain Le Mayeur, secrétaire de la Faculté de Droit à Bruxelles, de bornes. Un certain Le Mayeur, secrétaire de la Faculté de Droit à Bruxelles, coupable d'une *Ode sur la Bataille de Waterloo*, explique comme suit « l'intérêt que les Belges ont témoigné à l'auguste famille des Bourbons » : « La souche

(1) Notamment Mercer, Woodberry, Miss Waldie. D'autres encore n'auraient pu être retenus. Cfr à ce sujet : J. DRICHAMPS, *Etudes sur la formation de la légende de Napoléon ; en Belgique avec les Anglais après Waterloo*, dans *Revue de littérature comparée*, t. X, 1<sup>er</sup>-8<sup>e</sup>, Paris, 1930. N'y avait-il rien à tirer des sources hollandaises et prussiennes ?

paternelle et maternelle des Bourbons est le duc Pépin de Herstal et la comtesse Alpaïs, nés tous deux liégeois » (p. 63) ! Il n'a pas de mots assez durs pour le « monstre altéré de carnages » auquel il adressait naguère encore ses couplets. Le Mayeur fait figure d'Apollon à côté de Couquébau (p. 70) :

*A son quatrième lustre, allongé de deux ans  
Un prince valeureux paraît parmi les rangs.*

ou de l'avocat Verlac qui ne rougit pas d'encenser le Tsar en des vers lamentables (p. 219) :

*Aux champs de Waterloo, la vipère renaît ;  
Wellington et Blücher écrasent la vipère.*

Sur l'asservissement des Muses par le Pouvoir, un bon livre reste à écrire : il pourrait être à la fois édifiant pour le moraliste et utile aux historiens de l'art ou des mœurs. L'actuelle éclipse du « culte de la personnalité », n'est-elle pas propice à la parution d'un pareil ouvrage de salubrité publique ?

Etienne HÉLIN.

